

Carolyn Carlson

Danse avec la star



Bio

Carolyn Carlson est née en 1943 à Oakland (Californie). Soliste au Nikolais Dance Theatre de 1965 à 1971, étoile-chorégraphe au Ballet de l'Opéra de Paris de 1974 à 1980, elle a été directrice du Teatrodanza la Fenice à Venise de 1980 à 1984, chorégraphe en résidence au Théâtre de la Ville de 1985 à 1991, directrice du CCN Roubaix Nord-Pas-de-Calais de 2005 à 2013.

Ci-contre, « Dialogue avec Rothko », 2013.

L'Américaine de Paris, Venise et Roubaix est l'une des plus grandes danseuses-chorégraphe au monde. Sa vie est une épopée. Elle la raconte avec passion

PROPOS RECUEILLIS PAR RAPHAËL DE GUBERNATIS

Sa vie d'artiste n'a été que surprises, découvertes, rebondissements, révolutions. De sa première apparition en 1968 au Théâtre des Champs-Élysées, avec la compagnie d'Alwin Nikolais, pour laquelle elle reçoit le prix de la meilleure danseuse, à sa consécration, cinq ans plus tard, à l'Opéra de Paris avec « Density 21.5 », et de Venise à Helsinki, en passant par Stockholm, Roubaix ou la Cartoucherie de Vincennes, Carolyn Carlson a un parcours digne d'une épopée. Le Théâtre de Chaillot, où elle est artiste résidente, lui consacre toute une série de spectacles avec quatre productions différentes, dont une nouvelle création, deux solos de légende et la reprise de « Pneuma », magnifique fresque mise en scène pour le Ballet de l'Opéra de Bordeaux, il était temps de revenir sur cette trajectoire fulgurante qui a fait de Carolyn Carlson un « trésor vivant ».

De quand date votre première apparition en France ?

En 1968, j'arrive dans une France en pleine ébullition qui découvrirait alors la danse américaine, avec Alwin Nikolais chez qui je dansais depuis 1965. Et là, au cours du Festival international de la Danse qui se déroule au Théâtre des Champs-Élysées, on me décerne le titre de meilleure danseuse. C'était une distinction magnifique, seulement nous étions déjà repartis pour New York et je n'ai appris la nouvelle qu'un an plus tard, quand nous sommes revenus à Paris danser au Théâtre de la Ville. Lors de ce deuxième séjour, un soir que je découvrais l'Opéra avec le créateur lumière John Davis, j'ai eu un choc devant l'édifice, un sentiment de déjà-vu, et la prémonition qu'un jour j'y travaillerais. La découverte de la France, c'était éblouissant pour la Californienne que j'étais. Tout était si neuf, si exotique, jusqu'à la saveur de la soupe à l'oignon accompagnée de crème fraîche qu'on dégustait la nuit aux Halles avec de petits croûtons de pain.

En 1970, vous quittez Nikolais et New York pour revenir en France avec John Davis.

Nous étions installés dans un petit hôtel de l'île Saint-Louis, à une époque où l'on pouvait encore vivre pour pas trop cher dans Paris. C'est à cette période que Thomas Erdos, l'agent de Nik [Alwin Nikolais, NDLR], m'a présentée à Anne Béranger qui m'a engagée dans sa compagnie. En 1971, à la Gaîté lyrique, j'ai découvert « le Regard du sourd » de Bob Wilson. Un spectacle qui durait cinq heures, une révolution des rapports entre le temps et l'espace. Ce fut une révélation qui a déclenché chez moi ➔



➔ l'envie de créer mes propres spectacles. Au Festival d'Avignon de 1972, dans la Cour d'Honneur du Palais des Papes, j'ai présenté « Rituel pour un rêve mort » sur une idée de John Davis, pour lequel Maurice Fleuret m'a aidée dans mes choix musicaux.

“DARLING, TU ES UN GÉNIE!”

L'année suivante, vous retrouvez Nikolais à l'Opéra de Hambourg où il est invité à monter un spectacle avec Pierre Henry et Nicolas Schöffer.

Et c'est là que je rencontre Rolf Liebermann qui est à l'origine de ce projet. Un peu plus tard, à Londres, où je monte un ouvrage pour la London Contemporary Dance Company avec Larrío Ekson, devenu mon partenaire privilégié, on me propose de participer à un hommage à Edgar Varèse à l'Opéra de Paris. Une fois encore, inspirés par les écrits de Nietzsche, John Davis et moi préparons ce solo « Density 21.5 » qui va m'inscrire immédiatement dans le paysage français. Deux mois de travail pour un solo de sept minutes!

C'est le chef-d'œuvre qui vous immortalise alors que vous n'avez pas 30 ans! Et qui vous ouvrira les portes de l'Opéra.

Oui, et c'est là que ma vie va être encore bouleversée. Arrivé à la tête de l'Opéra, Rolf Liebermann m'offre une position unique dans un théâtre lyrique en m'y installant comme « étoile-chorégraphe » et en permettant, parallèlement à cette institution séculaire qu'est le Ballet, que se crée avec des danseurs contemporains le Groupe de Recherche théâtrale de l'Opéra de Paris (GRTOP) qui s'installe dans la Rotonde des Abonnés et avec lequel je concevrai « l'Or des fous, les fous de l'or », « X-Land », « Wind, Water, Sand », « This, That and the Other, the Beginning and the End » ou « The Year of the Horse ». De 1974 à 1980, Liebermann me soutient sans faillir, mais l'Opéra est un bordel sans nom! Chaque spectacle engendre des conflits, les insultes fusent, dans la salle le charivari est constant, le refus d'une partie du public absolu. Et Liebermann qui me dit à l'oreille : « Darling, tu es un génie, mais tes spectacles sont beaucoup trop longs. »

Impossible aujourd'hui d'imaginer les batailles d'alors...

Et vous jetez les bases de la danse contemporaine en France. Mais, en 1980, le contrat de Liebermann s'achève.

C'est la fin d'un cycle. Dans ma vie privée aussi : John Davis et moi, nous nous séparons. Et je reçois alors un appel d'Italo Gomez qui veut m'engager à Milan. Finalement, ce sera Venise,

à la Fenice, où je me transporte avec Larrío Ekson et Jorma Uotinen rencontré à Helsinki en 1976 au cours d'une création pour le Ballet national de Finlande. L'eau, le calme, le silence, les nuits noires sur les canaux, le brouillard, la beauté partout : à Venise, je baigne dans un climat qui me marque profondément et j'y trouve une poésie et un lyrisme nouveaux. Ce qui donnera « Undici Onde » en 1981, « Underwood » en 1982 ou « Blue Lady » en 1983, solo travaillé sur la musique de René Aubry juste après la naissance de mon fils, Alexis. Je reste jusqu'en 1985, sans jamais quitter vraiment la ville puisque plus tard j'y prendrai la direction de la première Biennale de la Danse. Mais quand s'achève le cycle vénitien, une fois encore, je ne sais où aller. Et c'est Gérard Violette qui m'offre alors de devenir artiste résidente au Théâtre de la Ville. J'y présente quatre créations, dont « Still Waters » ou « Dark ». Mais la rupture est brutale : un jour, je m'entends dire par lui que je ne suis plus au sommet de la vague.

“PARIS EST MA VRAIE PATRIE”

Et comment vous rétablissez-vous ?

Je me retrouve alors invitée en Finlande. Une très belle époque avec mon fils à l'école française de Helsinki et moi au milieu de ceux qui ont le même sang que moi, les Finlandais, aussi fous que moi. Car, avec quatre grands-parents originaires de Finlande ayant fui l'invasion russe et installés en Californie, je me sens terriblement finlandaise. A l'âge de 18 ans, ma mère m'avait



Tero Saarinen dans « Blue Lady » (2009).

même envoyée en Finlande pour que j'y trouve un mari. Après deux ans au milieu des lacs, j'ai été appelée à Stockholm pour y diriger, pendant un an, le Ballet Cullberg. Mais ce fut ma pire expérience.

Vous vous sentez finlandaise, mais vous n'arrêtez pas de dire que vous n'êtes jamais mieux qu'à Paris.

Oui, Paris est ma vraie patrie. C'est là que je vis le mieux et j'y reviens toujours. Dès 1978, j'avais fait un rêve où je me voyais enseigner dans un studio au milieu des bois. Eh bien ce rêve s'est réalisé en 1999. Grâce à Jean-Jacques Aillagon et avec l'aide de la ville de Paris et d'Ariane Mnouchkine, j'ai pu créer l'Atelier de Paris à la Cartoucherie de Vincennes qui est devenu, en 2015, centre de développement chorégraphique. Pour moi, l'enseignement est essentiel, c'est aussi un vrai plaisir, et dès mon arrivée à l'Opéra de Paris, j'ai accueilli des artistes de tous horizons qui venaient suivre mes cours. A Vincennes, ce sont des artistes de premier plan qui enseignent : Trisha Brown, Lucinda Childs, Meredith Monk ou Susan Buirge.

Vous venez d'achever un cycle de neuf ans à la tête du Centre chorégraphique national de Roubaix Nord-Pas-de-Calais, où étaient réunis des danseurs rencontrés lors de vos divers périples et où vous faites danser votre solo « Blue Lady » à cet interprète fascinant qu'est Tero Saarinen.

Roubaix a été une expérience extraordinaire. J'y ai joui d'une parfaite liberté et nous avons pu déployer dans la ville et la région un travail considérable avec la population et les jeunes en particulier. Les gens pleuraient à mon départ. Et moi qui avais vécu sept ans à New York dans des quartiers qui n'étaient pas les plus huppés, j'ai retrouvé dans le Nord cette même simplicité métissée, une population généreuse et sans prétention qui m'a beaucoup inspirée. Mais qu'allais-je faire une fois le cycle roubaisien terminé? Une fois encore la chance m'a souri. Aussitôt dégagee de mes obligations, j'ai fait part de ma disponibilité au directeur du Théâtre de Chaillot, Didier Deschamps, qui m'a tout de suite offert de m'y recevoir en tant que chorégraphe résidente durant deux ans. Le lieu est immense, froid, impersonnel, le studio sans fenêtre et bas de plafond. Mais nous rencontrons ici un public chaleureux, considérable, plus de mille personnes chaque soir.

Après « Signes », pièce spectaculaire montée en 1997 pour le Ballet de l'Opéra de Paris, voici « Pneuma », vaste rêve dansé par le Ballet de l'Opéra de Bordeaux, créé en 2014 et repris aujourd'hui à Paris. C'est Gaston Bachelard qui vous a inspiré cet ouvrage...

Je me sens en dialogue constant avec la nature, la terre et les cieux. Je prête une attention particulière aux couches supérieures de l'atmosphère : nuages, étoiles, soleil, pluie, lune, aux origines mystiques des anges et aux possibilités d'existence d'autres dimensions. Combien de fois, dans nos vies surchargées, n'avons-nous pas levé les yeux au ciel afin de scruter ce vide, cet invisible? Je me souviens, lors d'un voyage aux Etats-Unis, au Grand Canyon, d'une vaste étendue à la beauté inégalable au sein d'un espace désertique et sans fin. C'était comme se retrouver sur le toit du monde, avec la tentation d'un saut terrifiant dans l'infini. Qu'est-ce donc que cette immensité sans nom? Ce poème qui s'écrit depuis la naissance du monde? C'est cela que j'évoque dans « Pneuma » sur des musiques de Gavin Bryars et de Philip Jeck et dans une scénographie inspirée de Rémi Nicolas. □

Carlson à Chaillot en février : « Density 21.5 » et « Dialogue avec Rothko » (du 5 au 7), « Double Vision » (du 10 au 12), « Pneuma » avec le Ballet de l'Opéra de Bordeaux (du 17 au 20). Théâtre national de Chaillot, Paris-16^e; 01-53-65-30-00.